

## Uniteurs et Dominicains d'Arménie \*

par

M. A. van den Oudenrijn OP

### Le «nouvel athénée»

L'assemblée de Qı̄nay en 1330 eut une répercussion considérable dans l'Arménie Orientale. D'après la lettre encyclique de Yohan de Qı̄nay, en dehors des douze vardapets de la liste, il y en eut encore «beaucoup d'autres, dont les noms sont écrits dans le Livre de Vie», qui prirent part à la conférence de Qı̄nay. Et il ajoute: «Tous ceux-ci — dont plusieurs ont été promus postérieurement à la dignité épiscopale — promirent obéissance au Pontife de Rome, non seulement pour leur personne, mais encore pour leurs couvents et leurs provinces. Après la fin du synode, nous nous mîmes tous à prêcher dans toute l'Arménie la nécessité de s'unir à l'Eglise de Rome . . . .»<sup>1</sup>. Dans le Libellus de notitia orbis l'ordre des événements a été confondu: le grand mouvement vers l'union aurait eu lieu à la suite du séjour de Yohan à Marāgha et avant l'arrivée de l'évêque Barthélemy à Qı̄nay. Mais pour le résultat, l'auteur est d'accord avec les autres sources. Pour l'Uniteur Fr. Mxītariç, l'assemblée de Qı̄nay en 1330 prend rang parmi les synodes nationaux de l'église arménienne: les vardapets qui y avaient donné leur adhésion, furent nombreux et le catholicisme se répandit bientôt dans les régions du voisinage. Sans parler des laïcs, plus de 500 ecclésiastiques se seraient joints au mouvement.

Le couvent de Qı̄nay, de fondation récente et de proportions probablement modestes, dut être notablement agrandi. Le fondateur, baron Gorg, qui semble avoir été gagné pour l'union dès le début, fit bâtir une grande église. Le colophon du Qarozgirq (1331) parle de ces constructions comme d'un miracle dû à l'intercession de la Sainte Mère de Dieu, patronne du couvent. Dans le colophon de la bible de Nersês Taronaci, nous voyons que l'évêque Barthélemy s'était installé dans le couvent entouré de plusieurs vardapets arméniens. Probablement il était venu de Marāgha en compagnie de quelques dominicains européens. Fr. Pierre l'Aragonais paraît pour la première fois dans le colophon du Datastanaç Girq, du vivant encore de l'évêque Barthélemy. Pendant les années suivantes, il sera souvent nommé jusque dans le colophon du second volume de la Troisième Partie de la Somme Théologique de S. Thomas d'Aquin, qui mentionne sa mort survenue le 3 juin 1347<sup>2</sup>. Un autre dominicain qui peut avoir appartenu

\* Voir OrChr 40 (1956) 94—112.

<sup>1</sup> Clément Galanus, *Miabanouçiw-n- Conciliatio* 1, 519 s.

<sup>2</sup> Nous avons édité le texte de ce colophon dans notre livre. *Eine alte armenische Übersetzung der Tertia Pars der Theologischen Summa des hl. Thomas v. Aquin* (Berne 1955) 16ff. Traduction allemande de la partie où la mort de Fr. Pierre est mentionnée, ibidem 19.

à l'équipe des premiers compagnons de l'évêque Barthélemy, est Fr. Jean l'Anglais (Ĵouani Angliaci) de Swineford. Il paraît dans un colophon de l'an 1337<sup>3</sup>. Et probablement Fr. Jean de Florence aussi aura été parmi les compagnons de l'évêque lors de son arrivée dans la vallée de l'Ernjak<sup>4</sup>. Bientôt après, cet ancien garçon cordonnier du couvent de Santa Maria Novella allait être nommé évêque de Tiflis. La bulle de sa promotion est datée du 7 février 1330 et le 10 mars suivant il fut autorisé à se faire consacrer par tout évêque en communion avec le Saint Sièges<sup>5</sup>. Nous n'avons pas de renseignements positifs sur le lieu et la date de sa consécration. Mais peut-être qu'il la reçut des mains de l'évêque Barthélemy dans la nouvelle église de Q̄rnay. Le fait même que les premiers Frères Uniteurs firent leur profession religieuse entre les mains de ce Fr. Jean de Florence évêque de Tiflis, semble indiquer qu'il avait été lié intimement aux origines de la miabanouĵiwn de Q̄rnay.

Pendant les années 1330—47 c'est le « Couvent Supérieur de la Sainte Mère de Dieu » de Q̄rnay, qui demeure le centre intellectuel et administratif du mouvement. L'Uniteur Fr. Mxiĵariĉ d'Aparaner applique à la maison-mère de Q̄rnay le même nom honorifique de « nor Aĵênq » que nous trouvons dans les colophons de Gaylejor pour désigner l'institut présidé par le vardapet Esayi. C'est que, d'après sa manière de voir, le collège de Q̄rnay avait désormais pris la succession légitime du collège de S. Etienne de Gaylejor, qui d'ailleurs semble avoir baissé rapidement après la mort du grand maître Esayi.

La lettre encyclique de Yohan Q̄rneĉi donne à entendre que l'oeuvre des traductions, inaugurée à Marāgha pendant les années 1328—30<sup>6</sup>, fut activement continuée à Q̄rnay après l'arrivée de l'évêque Barthélemy et de ses compagnons. En effet on possède plusieurs livres, traités et opuscules, qui ont été traduits à Q̄rnay de 1330 à 1333. A la série de ces premières traductions appartiennent deux livres plutôt volumineux : le « Qarozgirq » et une compilation de droit canon en cinq livres, dit le « Datastanaĉ Girq », puis un opuscule sur la christologie comme aussi le « Veĉôrêĉ » et la Dialectique de l'évêque Barthélemy.

Le « Qarozgirq » (Sermonnaire) nous a été transmis dans beaucoup de manuscrits. Il a été copié et recopié par des uniates et des non uniates jusqu'au commencement

<sup>3</sup> On trouvera le texte et la traduction de ce colophon dans notre édition du traité « Yaĵags aĵaquinouĵeaĉ hogwoyn » (Fribourg-Suisse 1942), 7—8.

<sup>4</sup> . . . or êr mi yênkeraç eraneloyn Barĵouĵimêosi, orpês yajt ê i mioĵê groyn targmanceal i noyn Yohannou. Clém. Galanus, l. c. 527. Ce livre n'a pas été retrouvé que nous sachions.

<sup>5</sup> Voir R. Loenertz, *Pérégrinants* 1, 173 et note 32.

<sup>6</sup> Appartiennent à la période de Marāgha : le « Dĵoxoĉ Girq » (Livre de l'Enfer), le « Girq Datastanaĉ » (petit traité du jugement particulier et général) et probablement encore quelques autres opuscules qu'on trouve insérés parmi les sermons dans certains exemplaires du Qarozgirq.

du 19<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Le fonds du livre est formé par un recueil de sermons que l'évêque Barthélémy avait composé en langue latine quand il vivait encore en Europe. Ce Qarozgirq semble avoir été le premier ouvrage traduit en arménien par Yakobos Q̄rneçi. La production littéraire de ce Yakobos est assez étendue, mais il ne semble avoir laissé aucun travail de son crû. Nous pouvons suivre son activité de 1331 à 1347 et nous le voyons toujours occupé à traduire ce que d'autres avaient écrit ou compilé. Quand il débuta avec sa traduction du Qarozgirq, il ne savait pas encore le latin, ou en tout cas il ne se sentait pas de force à entreprendre la traduction tout seul. D'ailleurs, même pour ses traductions postérieures qui lui valurent le surnom de «Targmann», il avait l'habitude de s'assurer la collaboration d'un de ses confrères européens: d'ordinaire c'était Fr. Pierre l'Aragonais qui s'y prêtait. Yakobos savait le persan et Barthélemy le savait également: à Marāgha ce dernier avait dû prêcher en langue persane. Et c'est de cette langue qu'il se servit pour aider Yakobos dans la traduction de son sermonnaire latin. Voici ce que dit le colophon de ce livre d'après le ms «H 1 Super.» de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, fol. 438a: «Ce livre a été traduit l'an 1331 de l'incarnation du Christ notre Dieu, aux temps du saint pontife de Rome appelé Jean — c'était le vingt-deuxième pape du nom de Jean qui siégeait sur le trône de saint Pierre — aux jours du kaṭolikosat des Arméniens du seigneur Yakob<sup>8</sup> très obéissant et docile envers l'Eglise de Rome, quand Têr Zaqaria, citadelle inébranlable de l'union, était évêque du siège de l'Apôtre Thaddée. Moi l'humble Yakobos, dernier parmi les amateurs du verbe, j'ai reçu la grâce d'avoir été admis dans l'union avec l'Eglise de Rome et je suis venu aux pieds de l'homme de Dieu Barthélemy comme un assoiffé qui trouve un bassin d'or, rempli d'eaux vives. De cette fontaine abondante j'ai puisé un peu dans mon écuelle ébréchée d'argile et nous avons étanché notre soif. Le seigneur Barthélemy avait appris la langue persane, moi aussi j'avais quelques notions de cette langue. C'est de cette manière, avec beaucoup d'empressement, que nous avons traduit ce livre en arménien, dans la belle terre de la province d'Ernjak, dans le village de Q̄rnay, (dans le couvent qui est) sous la protection de la Sainte Mère de Dieu, (couvent) qui, par la vertu de la Vierge, avait été renouvelé en 70 jours. La cause de tous ces bienfaits fut le vardapet Jean surnommé Q̄rneçi, amateur très studieux de la science, enflammé du feu céleste à l'amour de l'union avec la sainte église de Rome. Parmi ses compagnons il s'était distingué dans les sciences qu'on cultivait en Arménie, mais son désir de savoir ne s'en était plus contenté du moment qu'il avait pris goût à la science des Romains. C'est pourquoi il s'était mis à la recherche de la vraie doctrine romaine, comme Josué, fils de Nun, s'était mis à explorer la Terre Promise. Et de là il avait apporté avec grande peine, comme sur un levier, un beau fruit, sain et savoureux l'homme de Dieu mentionné plus haut, le seigneur Barthélemy. Il lui offrit une demeure dans ce village de Q̄rnay et le servit comme un des saints. Le même (abbé Jean) a fait bâtir cette église merveilleuse et les appartements par l'homme pieux qu'est le baron Gorg, chef du village de Q̄rnay. Et ce n'est pas pour lui seul qu'il garda ces trésors: il persuada beaucoup de gens à s'unir avec l'Eglise de Rome, dont l'enseignement est si beau. Et il entraîna ses compagnons à participer à ces

<sup>7</sup> La bibliothèque d'Edchmiadzine possédait cinq exemplaires du temps de Kareneanç (NN. 2156—2160; à comparer Yovsêpean, Xaḫbakeanq, tome 3, 179—282). A Venise, la Bibl. des PP. Mekhitharistes en possédait quatorze en 1943 (NN.48, 219, 231, 313, 374, 397, 681, 682, 690, 792, 1026, 1610, 1861) et il y en a d'autres dans d'autres bibliothèques: Milan, Ambros. «H 1 Super.»; Vienne Mekh. 312; Bzommâr 62, 90, 96, 174. Il n'est pas rare non plus de rencontrer des sermons isolés de ce Qarozgirq parmi d'autres matières. Nous en avons relevé par exemple dans les mss 263 et 313 des PP. Mekhitharistes de Vienne, dans les mss Ma 44 et Ma 95 de la bibl. universitaire de Tübingue, etc.

<sup>8</sup> Yakobos II Ṭarsonaçi, kaṭolikos de 1327 à 1341.

grandes richesses. C'est pourquoi je demande qu'on veuille bien cordialement se souvenir de lui dans le Seigneur».

L'évêque Barthélemy avait expressément défendu de communiquer son Sermonnaire à ceux qui ne faisaient pas profession de la foi catholique. Malgré cette défense, le livre a été utilisé souvent par des Arméniens non uniates. Les sermons qu'on trouve dans ce recueil ne sont pas tous de Barthélemy. Dans beaucoup de manuscrits on a ajouté d'autres sermons, des fragments ou des notes de catéchisme et de petits traités d'origines diverses, mais presque toujours latines. Parmi les manuscrits du Qarozgirq que nous avons eu l'occasion de feuilleter, nous n'en avons pas trouvé deux dont le contenu était absolument identique. Quelques instructions de l'évêque Barthélemy et de son compagnon Fr. Pierre d'Aragon ont été imprimées à Venise en 1704<sup>9</sup>. Elles ont pour sujet la confession des péchés et les sept péchés capitaux. Dans la préface de l'éditeur, ces instructions sont données comme faisant partie du Qarozgirq, mais elles n'appartiennent pas au contenu primitif de ce sermonnaire. Il s'agit plutôt de deux opuscules à part, l'un «Yalags xostovanouçean» composé par l'évêque Barthélemy, l'autre «Vasn eòtn mahouçap melaçn» composé par Fr. Pierre d'Aragon.

Le traité de la double nature et de la personne unique du Christ, «Girq erkouç bnouçeanç ew mi anjnowrouçean i Qristos», est une compilation d'après S. Thomas d'Aquin, due à la collaboration de Yohan Qrñeci et de l'évêque Barthélemy<sup>10</sup>. Dans certains manuscrits du Qarozgirq on trouvera parmi les adjonctions encore d'autres petits traités qui se rapportent à la christologie: sujet très important à cause des controverses avec les théologiens non uniates de l'Arménie qui généralement s'en tenaient à la formule d'une seule nature du Verbe incarné d'après la doctrine de S. Cyrille d'Alexandrie et combattaient la formule chalcédonienne des Latins.

Le Datastanaç Girq ou «Girq datastanaç hawaqeal èst kanonaç ekeleçwoyn Hřovmay»<sup>11</sup> est une compilation de droit canon en cinq livres qui traitent respectivement 1): des juges en 56 (61) chapitres, 2): des jugements en 26 chapitres, 3): de la vie des ecclésiastiques en 42 (36) chapitres, 4): du mariage en 29 chapitres et 5): des peines à infliger pour les transgressions en 51 chapitres. Il y a des manuscrits de cet ouvrage, dans lesquels le colophon donne l'an 1301 comme date de la traduction, mais c'est une ancienne faute de copiste pour 1331. Le traducteur est Yakobos, son collaborateur dans la traduction arménienne avait été le compi-

<sup>9</sup> Xratakanç ew hogeřahq qarozq řaratreal yerkosouñ astouacabaniç ew hogna-hançariç vardapetaç i kargè Qarozolaç, aysinç eranelwoyn Bardoulimèosi ew Petrosi Aragónacwoy . . . sans nom d'imprimerie, Venise 1704. — Sur Sahrat Šèhrimaneanç, qui figure comme «éditeur» de ce livre, ce qui veut dire qu'il avait payé les frais d'impression, voir Léonce Alishan, *Sisakan* 402, note 2. Le manuscrit 1975 de la Bibl. Casanatense de Rome est sans valeur; il a été copié sur l'édition imprimée. On trouvera des extraits de ces sermons dans les mss «H 1 Super.» de la Bibl. Ambrosienne de Milan; Mekh. S. Lazare 397 et 834; Paris Bibl. Nat. ms arm. 312 et Mekh. Vienne 466.

<sup>10</sup> Incipit: Xndri tē zinç è bnouçiwñ ew qani yełanakaw asi . . . Il y a deux manuscrits de ce traité dans la Bibl. du couvent arménien de S. Jacques de Jérusalem (NN. 574 et 1357).

<sup>11</sup> Le plus ancien manuscrit est Bzommār 258, écrit en 1337. Le ms 261 de la même bibliothèque contient le même ouvrage. Autres manuscrits: Botochan (Roumanie) 5, Jérusalem S. Jacques 53, Venise S. Lazare 865. Il existe aussi un manuscrit qui en 1946 faisait partie de la bibliothèque privée de monsieur K. H. Artin à Bucarest. Dans le texte arménien de sa *Miab.-Conciliatio* 1, 510, Clément Galanus parle d'un «Girq Datastanaç» traduit par Yohan Qrñeci lors de son séjour à Marāgha. La ressemblance des titres pourrait prêter facilement à une confusion. Là, il s'agit d'un petit traité dogmatique; voir note 6.

lateur même du livre, Fr. Pierre l'Aragonais. Voici ce que ce dernier dit dans la préface du livre: ... «Afin de rendre plus facile l'obéissance et le salut à ceux dont je viens de parler, moi, l'humble Fr. Pierre, de l'ordre des Prêcheurs de S. Dominique, je me suis donné la peine de dresser un petit recueil des paragraphes du droit ecclésiastique, que j'ai mis ensemble surtout d'après les paroles de Fr. Rêmond<sup>12</sup>, du bienheureux Thomas<sup>13</sup>, de Gafrêtos<sup>14</sup> et d'autres docteurs canonistes; je l'ai traduit de notre langue latine en arménien pour que ceux qui veulent bien s'éveiller de l'assoupissement de leur profond sommeil et se soumettre à la sainte église de Rome, puissent trouver le chemin du salut».

Le *Veçôrêiç* ou «*Girç veçôreay gorcoç ararçouteann*» semble être un ouvrage de jeunesse de l'évêque Barthélemy, composé quand il était encore lecteur en théologie, avant de partir pour les missions. En Arménie cet ouvrage aussi a eu un succès considérable et il est conservé dans un assez grand nombre de manuscrits<sup>15</sup>. Le colophon en parle comme d'une «compilation de la main de Fr. Barthélemy de l'ordre des Frères Prêcheurs, de nationalité romaine, évêque de la ville de Marâgha». Elle a été traduite du latin en arménien par «le vardapet Yakobos de nationalité arménienne, de l'ordre de S. Dominique, pour la gloire de Dieu et pour l'utilité des frères», dans le couvent de la Sainte Mère de Dieu, dans le village de Qînay. C'est une explication des trois premiers chapitres de la Genèse, divisée en 8 sections. La première section est précédée de deux préfaces et consacrée à des questions générales qui se rapportent à l'histoire de la création. La 2e jusqu'à la 8e s'occupe des oeuvres spéciales de chacun des sept jours en particulier. La huitième section porte le titre spécial «*Yağags Draxtin*» (sur le Paradis) et dans les manuscrits on la trouve parfois comme opuscule à part. Le tout est divisé en 111 Questions. Ces questions sont traitées dans le style scolastique du 13e siècle. Parfois elles débutent par des arguments qui semblent prouver une position contraire ou contradictoire à celle de l'auteur. L'exposition positive de sa doctrine est introduite par la formule «*patasxanem ew asem*», comparable au «*respondeo dicendum quod*» de la Somme Théologique de Thomas d'Aquin. Après l'exposition, s'il y a lieu, on donne une réponse aux arguments contraires. Surtout dans la dernière section, qui traite de questions théologiques qui se rapportent à Adam et Ève, au péché des premiers parents, etc. l'influence de la Première Partie de la Somme Théologique, QQ 94—102, est manifeste, quoique l'ordre des questions traitées soit différent.

La Dialectique de l'évêque Barthélemy s'intitule: «*Hamatôt hawaqoumn ew voyž ôgtakar i dialékçikayn, or ê tramabanouçiwñ*»<sup>16</sup>. Ce devait être un des manuels qui servaient aux jeunes étudiants de Qînay pour leurs études de philosophie. De ces manuels de philosophie nous aurons encore à parler. Les études dans le collège de Qînay étaient organisés sur le modèle d'un «*studium*» dans l'ordre dominicain.

<sup>12</sup> S. Raymond de Peñafort.

<sup>13</sup> S. Thomas d'Aquin.

<sup>14</sup> Goffredus Tranensis + 1245.

<sup>15</sup> Pour l'ancienne bibliothèque d'Edchmiadzine, le catalogue de Kareneanç en donne dix-sept (NN. 1914—1932), sans parler du ms Dadean 57, écrit de la main du *kaçôhikos* Yakobos IV Joulayeci. La Bibl. des PP Mekhitharistes de S. Lazare en possédait neuf en 1940. Il y en a trois à Bzommâr (NN. 28, 333 et 387) et quatre à Nor-Joula (NN. 4, 405, 406 et 407). L'ancien fonds de la Bibl. d'Érivan en avait un sous le numéro 748. En outre: Oxford, Bibl. Bodléenne 75, Paris Bibl. Nat. 149, Mekh. Vienne 249 et 794. Le couvent bénédictin dit des Écossais (Schottenkloster) à Vienne possède également un exemplaire.

<sup>16</sup> Manuscrits: Tubingue 57, S. Lazare 177, Mekh. Vienne 293, Érivan (ancien fonds) 857. En 1926 la seule bibl. d'Edchmiadzine possédait douze manuscrits de ce traité, incorporés depuis à la Bibl. Centrale d'Érivan.

Avant de les admettre aux cours théologiques proprement dits on imposait aux étudiants un cours assez développé de philosophie aristotélicienne, pour lequel on se servait des oeuvres et des traductions attribuées au philosophe autochtone Dawiț Anyațt. La Dialectique de l'évêque Barthélemy n'est pas une oeuvre de haute originalité. L'auteur lui-même la qualifie de « compilation » et il ne s'attribue d'autre mérite que celui de la distribution de la matière et de la traduction arménienne. Le commencement de cette Dialectique n'est autre chose qu'une espèce de périphrase de Petrus Hispanus: « Dialectica est ars artium, scientia scientiarum, ad omnium methodorum principia viam habens ». Nous traduisons ici l'incipit d'après le manuscrit Ma XIII 57 de l'Université de Tubingue: « Et puisque nous avons à parler de la Dialectique, nous verrons d'abord ce qu'elle est. Elle se définit de la manière suivante: La dialectique est l'art des arts et le chemin (conduisant) aux principes de toutes les sciences. Quoique la dialectique soit l'art des arts, il ne s'ensuit pas cependant, qu'elle soit plus appréciable que les autres sciences à tout égard (= « simpliciter »), mais seulement à un certain point de vue (= « secundum quid »). C'est à dire: pour autant que, par rapport aux autres sciences, elle est la clef et le chemin et le poteau indicateur ... »

Nous avons déjà parlé de l'agrandissement du couvent de Qırnay après l'arrivée de Barthélemy et de ses compagnons européens, auxquels se joignirent bientôt un certain nombre de vardapets arméniens. C'était Gorg, le fondateur et le grand bienfaiteur du couvent qui s'en chargea. D'après les traditions recueillies par Clément Galanus, ce Gorg était le frère de la mère du vardapet Yohan. Dans les colophons on lui donne le titre de « baron » et de « payazat ». Il est qualifié de seigneur (iřxan) du village de Qırnay chez Galanus. D'après une tradition qui se trouve dans la préface des « Xratakanq ew hogeřahq qarozq » imprimés à Venise en 1704, p. 6, il aurait eu un frère évêque du nom de Yohannês Qırneçi. Le colophon rimé<sup>17</sup> des livres liturgiques vante la noblesse de ses origines et donne à entendre qu'il avait adopté son neveu Yohan. Déjà quand celui-ci était encore étudiant à Gaylejor, son oncle semble avoir eu l'idée de lui préparer dans ses domaines de Qırnay un couvent, dont Yohan était destiné à devenir le supérieur. Le baron Gorg paraît avoir été un adepte enthousiaste de la miabanouřwn dès la première heure. Sa mémoire est restée en bénédiction dans le couvent et il est toujours mentionné dans les colophons. On dirait qu'il s'est marié ou remarié dans le cours de l'année 1331. Car dans le colophon du Qarozgirq on ne fait aucune mention de son épouse, mais à partir de la traduction du Datastanaç Girq le baron Gorg est toujours associé à sa femme, qui porte le nom mongol d'Ēlřik ou Elřkin.

La même année 1331 semble avoir marqué un tournant dans la vie de Yakobos Qırneçi, dit le « Traducteur ». Il est possible et même vraisemblable qu'il ait été le condisciple de son compatriote Yohan à l'académie de Gaylejor. Mais nous n'avons pas réussi à trouver une preuve qu'il y ait reçu la crosse de vardapet. Comme nous avons vu, la mention du Traducteur comme

<sup>17</sup> Le colophon du Bréviaire a été édité d'après le ms « Add. 16 408 » du Musée Britannique par F. C. Conybeare, *A Catalogue of the Armenian Manuscripts in the British Museum* (Londres 1913) 153—60. On trouvera le colophon du Missel d'après le ms arm. 106 de la Bibl. Nat avec traduction et commentaire dans notre édition de l'office arménien de S. Dominique (Rome 1935) 15—28.

vardapet en second lieu parmi les docteurs arméniens présents à la conférence de 1330 repose sur une confusion. En réalité il s'agit d'un autre Yakobos, originaire de Garni. Dans le colophon du Qarozgirq le Traducteur ne porte pas encore le titre de vardapet. Il paraît avec ce titre pour la première fois dans le colophon du Datastanaç Girq, dont la traduction date de la même année. Puisque chaque vardapet légitimement promu avait le droit de conférer le même grade à d'autres, il n'y aurait aucun inconvénient à supposer que Yohan Qîneçi eût conféré ce titre à son ami Yakobos dans le cours de l'année 1331, comme pour inaugurer son «nouvel athénée» de Qînay. Dans le cours de la même année, Yakobos doit avoir été reçu dans l'ordre dominicain. Ici encore, nous ne disposons que d'un «argumentum e silentio» qui cependant ne manque pas d'un certain poids. Yakobos ne paraît pas encore comme frère prêcheur dans le Qarozgirq. Mais dans le Datastanaç Girq et ensuite dans tous les colophons de 1331 à 1347, il ne manque jamais de relever avec une certaine complaisance qu'il est «arménien de nationalité et membre de l'ordre des Prêcheurs de S. Dominique». C'est pourquoi l'entrée de Yakobos dans l'ordre semble devoir être placée entre la traduction du Qarozgirq et celle du Datastanaç Girq, c'est à dire dans le cours de 1331. Il y a eu probablement d'autres arméniens qui reçurent l'habit en même temps, mais leurs noms ne nous sont pas connus. On pourrait être tenté de penser ici à Nersês, le futur archevêque de Manazkert, dont nous aurons encore à parler. Quant au vardapet Yohan Qîneçi, il n'est désigné comme «Fra Yohan» qu'à partir de l'érection définitive et de la profession des membres fondateurs de la congrégation des Frères Uniteurs, chose qui n'eut lieu que beaucoup plus tard. Il n'a jamais été profès de l'ordre dominicain.

Encore la même année 1331 le vardapet Yohan, supérieur du couvent, le baron Gorg et son épouse Eltik, se décidèrent à offrir le monastère de Qînay en «don perpétuel» à l'ordre des Frères Prêcheurs. Cette notice fait partie du grand colophon en prose des livres composés ou traduits dans ce couvent; elle est répétée en 1337, en 1340 et, après l'érection canonique de la Congrégation des Uniteurs, encore en 1344 et 1347. Le colophon du Qarozgirq ne la mentionne pas. Elle paraît pour la première fois dans celui du Datastanaç Girq, ce qui nous mène de nouveau à l'année 1331. La donation a dû avoir lieu peu de temps après la rentrée de Yohan-Qîneçi de son voyage d'Avignon, qu'il semble avoir entrepris dans la seconde moitié de 1330.

Il n'y a pas de raison pour douter de l'historicité de ce voyage, mentionné déjà en 1337 dans le colophon rimé des livres liturgiques. Mais sur la date nos sources ne sont pas d'accord. D'après l'encyclique de Yohan Qîneçi, telle qu'elle nous a été transmise par Clément Galanus, l'abbé arménien se rend à Rome (!) après la mort de l'évêque Barthélemy, mort qui a eu lieu trois ans après la conférence de 1330. Mais d'après le Libellus de notitia orbis, quelques arméniens convertis et quelques missionnaires dominicains se seraient rendus chez le pape Jean XXII, aussitôt après les premiers succès

de la miabanouṭiwn soit en 1330<sup>18</sup>. Et l'Uniteur Fr. Mxīṭarič, dans le chap. 43 de son Ouhāparaç Girq, place la visite de Yohan chez le pape Jean XXII du vivant de Barthélemy, tout au commencement de l'année 1331. Toujours d'après Mxīṭarič, le Souverain Pontife aurait approuvé à cette occasion les projets détaillés de Yohan, qui envisageait dès ce temps-là la fondation d'une congrégation, dont le but spécial serait de travailler à la réunion de l'église arménienne avec le Siège de Rome. C'est pourquoi Mxīṭarič date explicitement la fondation de son institut de l'année 780 de l'ère arménienne, c'est à dire de l'an 1331 de l'ère chrétienne. Il parle aussi d'une recommandation du nouvel institut donnée par Yakobos II Ṭarsonaçi, kaṭoḥikos de l'église arménienne. Cette recommandation est datée du 6 mars 1331 et mentionne déjà le retour en Arménie de Yohan Qr̄neçi et de ses compagnons de voyage. Puisque Yakobos le Ṭargman aurait été parmi les Arméniens qui avaient accompagné l'abbé dans son voyage d'Europe, c'est probablement après sa rentrée à Qr̄nay qu'il faut placer l'accomplissement de la traduction arménienne du Qarozgirq, suivi de la promotion du traducteur au grade de vardapet, la réception de Yakobos dans l'ordre de S. Dominique, la donation du couvent de Qr̄nay au même ordre et le commencement de l'organisation des études dans le «nouvel athénée».

D'après la lettre encyclique de Yohan Qr̄neçi, celui-ci rentré de son voyage, et d'accord avec plusieurs compagnons, se serait obligé par voeu d'embrasser la vie religieuse selon la règle de S. Augustin et les constitutions de S. Dominique, «que nous étions décidés à prendre pour père, fondement et origine de notre congrégation». Il semble assez probable que la règle de S. Augustin qui existe en arménien dans le ms 467 d'Edchmiadzine, ainsi que les constitutions dominicaines, dont le P. Léonce Alishan possédait encore un exemplaire en 1893, ont été traduites à Qr̄nay dès l'année 1331. Cependant Yohan Qr̄neçi et ses amis mirent tout le temps nécessaire à préparer l'exécution de leurs projets. L'évêque Barthélemy vint à mourir en 1333, sans en avoir vu la réalisation. Avant tout, on s'occupait à Qr̄nay d'organiser les études de philosophie et de théologie. Cette orientation intellectuelle est tout à fait caractéristique pour la communauté de cette maison. Les traditions de Gaylejoy y auront eu leur part, comme aussi l'exemple des Franciscains de Makou (S. Thaddée) et, ce qui va sans dire, la formation scolastique des missionnaires dominicains venus d'Europe. Les compilations et les traductions commencèrent à se suivre rapidement. On traduisait des oeuvres scolastiques, pour la plupart d'auteurs dominicains du 13e siècle, dans le domaine de la théologie morale et dogmatique, de l'exégèse de la Sainte Ecriture, de la philosophie aristotélicienne et de l'apologétique, sans parler de la traduction arménienne de sermons et de livres liturgiques. Plusieurs de ces traités de l'ancienne école de Qr̄nay nous sont parvenus dans nos collections de manuscrits arméniens et quelques-uns ont été imprimés en Europe dans le cours du 18e siècle.

---

<sup>18</sup> Voir Archiv. FF. Praed. 8 (1938) 115.

De l'année 1334<sup>19</sup> nous possédons une instruction sur les sept péchés capitaux, compilée par Fr. Pierre l'Aragonais et traduite par Sargis Vašenc. Ce traité, que nous avons déjà mentionné plus haut, a été imprimé à Venise en 1704 avec les instructions de l'évêque Barthélemy sur le sacrement de la pénitence, sous le titre commun de «Xratakanq ew hogešahq qarozq».

Il y a cinq livres différents, qui, d'après les colophons, parurent tous la même année 1337. Ce sont d'abord les trois traités de Fr. Jean l'Anglais: sur l'âme et ses puissances («Vasn hogwoyn ew zôrouteanç norin»), sur les vertus de l'âme («Yałags afaqinouŋeanç hogwoyn») et sur la nature des Anges («Yałags bnouŋean hreštakaç»). Ce Fr. Jean l'Anglais suivait la doctrine de S. Thomas d'Aquin de très près. Le second traité consiste presque en entier en matières recueillies de la Prima Secundae de la Somme Théologique, tandis que le troisième traité présente la doctrine sur les Anges, telle qu'elle avait été développée par S. Thomas dans la Première Partie de la même Somme, QQ 50—64 et 106—114<sup>20</sup>.

L'an 1337 on finit aussi la traduction du Missel et du Bréviaire de l'ordre dominicain. Nous en avons parlé longuement dans l'introduction à notre édition de l'Office arménien de S. Dominique. Les deux livres liturgiques possèdent un colophon rimé, qui ne manque pas d'intérêt. Il est très probable que l'ancienne liturgie arménienne fut abandonnée dans le couvent de Qr̄nay cette même année 1337 et que depuis lors la récitation de l'office comme la célébration de la messe s'y firent selon le rit dominicain, mais en langue arménienne. Cette innovation allait se montrer lourde de conséquences. Pour beaucoup de vardapets arméniens, qu'on aurait pu gagner à la cause de la miabanouŋwn, l'abandon de la liturgie autochtone devait devenir le grand obstacle qu'ils n'oseraient pas ou ne voudraient pas franchir. Les traductions arméniennes du Bréviaire et du Missel ont été imprimées avec de nombreuses adjonctions et modifications postérieures à l'usage des Dominicains de l'Arménie Majeure, le Bréviaire à Venise en 1714 et le Missel à Rome en 1728<sup>21</sup>.

<sup>19</sup> Date d'après L. Alishan, *Sisakan* 385a.

<sup>20</sup> On trouve souvent les trois traités réunis. Ainsi par exemple dans les mss Berlin 74, Bzommâr 387 (voir *Handes Amsorya* 1945, 127, note 5), Ériwan (ancien fonds) 126 et 886, S. Jacques de Jérusalem 877 et 1294, Tubingue 54, S. Lazare 182, Schottenstift «N. 52 H 15», etc. Paris Bibl. Nat. ms Arm. 312 contient le seul traité sur les Anges. Nous avons édité le traité des Vertus de l'âme avec introduction, traduction et notes (Fribourg-Suisse 1942).

<sup>21</sup> Le chapitre sur le Missel des Uniteurs (p. 467—500) dans le grand ouvrage *Srbazan pataragamatoŋçq Hayoç* (Vienne 1897) de Joseph Katergian (Gaŋrcean), édité après la mort de l'auteur par Jacques Dashian (Tašan), n'est pas le mieux réussi de ce livre, par ailleurs justement célèbre. L'auteur y a confondu le missel dominicain des Uniteurs avec celui du franciscain Fr. Pontius et d'autres encore. Le meilleur représentant de l'ancien missel de Qr̄nay est le ms arm. 106 de la Bibliothèque Nationale de Paris. On trouvera des adjonctions de date plus récente dans le ms arm. 9 de la même bibliothèque, dans le Vat. Arm. 11, dans le ms 463 des PP. Mekhitharistes de Vienne, etc. L'édition romaine de 1728 porte, en dehors de son titre arménien, ce titre en latin: *MISSALE Sacri Ordinis Praedicatorum auctoritate apostolica approbatum*, Rev. mi P. F. Thomae Ripoll, eiusdem ordinis Generalis Magistri iussu editum. Romae 1728, typis Sacrae Congregationis de Propaganda Fide. Pour la description bibliographique de cette édition, voir A. Ghazikian, *Nouvelle bibliographie arménienne* (Venise 1908 ss) 1, 1176—8.

L'ancien Bréviaire des Uniteurs existe dans les manuscrits Arm. 105 de la Bibl. Nationale et «Add. 16, 408» du Musée Britannique. En outre il existe aussi quelques abrégés («Diurnaux») de date assez ancienne. Ainsi dans le ms arm. 108 de la Bibl. Nationale et dans le ms arm. 8 de l'ancienne bibliothèque de la Cour de Vienne (Autriche). L'édition de Venise, en plus de son titre arménien, porte le titre suivant

L'an 1339 fut marqué par trois traductions: celle du «Livre des Vertus», celle du petit traité sur les sept dons du Saint-Esprit et celle du traité des Béatitudes, qu'on trouve souvent réunis dans les manuscrits. Le livre des Vertus («Araçinou-teaç Girq») surtout a eu un succès remarquable, même parmi les Arméniens non uniates. Après une introduction en 12 chapitres sur la vertu en général, il comporte trois traités sur les vertus théologiques (45 chapitres sur la foi, 17 sur l'espérance et 22 sur la charité), suivis de quatre traités sur les vertus cardinales (10 chapitres sur la prudence, 19 sur la tempérance, 17 sur la force et 46 sur la justice). Le petit traité sur les dons du Saint-Esprit («Yałags eòtn pargewaç Hogwoyn srboyn») a dix-neuf sections, celui sur les Béatitudes («Yałags outiç eranou-teaç») en a vingt-trois. Le compilateur de ces trois traités est Fr. Pierre l'Aragonais<sup>22</sup>. La source principale, dont il s'est servi, ici comme pour son «Molou-teaç Girq», est un ouvrage intitulé *Summa de virtutibus et vitiis* du dominicain français Guillelmus Peraldus. On peut suivre les traces de cet auteur tout le long du livre, cependant Fr. Pierre s'en est servi avec une certaine indépendance, en abrégant ou développant la matière de chaque chapitre à sa guise. Assez souvent c'est S. Thomas d'Aquin (Somme Théologique et Somme contre les Gentils) qui a été mis à contribution. Cette compilation a été traduite en arménien avec l'aide de l'indispensable Fr. Yakobos Targmann. Le Livre des Vertus avec le traité sur les sept dons et celui sur les huit béatitudes a été imprimé deux fois à Venise, en 1721 et en 1772.

En 1340 le Livre des Vertus fut suivi de son complément, le «Livre des Vices» (Molou-teaç Girq) avec les petits traités «Sur la surveillance des cinq sens» (Yałags pahpanou-teaç hing zqayou-teaç), «Sur la surveillance de la langue» (Yałags pahpanou-teaç lezoui) et la «Compilation au sujet des dix commandements» (Hawaqounn tasn patouranaç). La préface du Livre des Vices ne dit rien, ni sur le compilateur, ni sur l'auteur de la traduction arménienne. Cependant, l'auteur y parle du «Livre des Vertus» comme d'un livre qu'il a déjà fait paraître précédemment en langue arménienne. Il s'agit donc de nouveau d'une compilation du même Fr. Pierre l'Aragonais. D'ailleurs, la méthode qu'il suit dans ce «Livre des Vices» est identique à celle qu'on observe dans le «Livre des Vertus» et les sources sont les mêmes. La source principale est de nouveau Guillelmus Peraldus, librement adapté, souvent abrégé, occasionnellement amplifié par des citations prises dans S. Thomas d'Aquin et d'autres auteurs latins du 13<sup>e</sup> siècle. Le Livre des Vices compte huit sections. Une première en huit chapitres traite des vices en général. La seconde (38 chapitres) de l'orgueil, la troisième (8 chapitres) de l'envie, la quatrième (16 chapitres) de la colère, la cinquième (29 chapitres) de la paresse, la sixième (27 chapitres) de l'avarice, la septième (24 chapitres) de la gourmandise, la huitième (30 chapitres) de l'impureté. Le traité sur la surveillance des sens a sept chapitres, celui de la surveillance de la langue deux chapitres seulement et le traité

---

en latin: BREVIARIUM Sacri Ordinis FF. Praedic. superiorum facultate e latino in armenum idioma litterale traductum et editum pro provincia Naxivanensi in Armenia Majori sub Reverendissimo Patre Fratere Antonino Cloche, totius ordinis eiusdem Generali Magistro. Venetiis 1714. Typis Antonii Bortoli. Description bibliographique chez Ghazikian 1, 860—862. Le manuscrit qui a servi pour cette édition est conservé à la Bibliothèque Marcienne de Venise.

<sup>22</sup> «es nouast Fra Petros i kargê Qarozolaç eraneloyn Dôminikosi, kameçay hawaqel ban inç i yaçinou-teaç, or spréal kayr i girs ...» (Préface de l'Araq. Girq). Les manuscrits sont nombreux. L'ancien catalogue de Kareneaç en donnait neuf (NN. 1437—1445) pour la bibliothèque d'Edchmiadzine. La bibl. des PP. Mekhitharistes de S. Lazare en possédait huit en 1940. En outre: Rome, Casanatense 2035 et 2213, Oxford, Bibl. Bodléenne 91, etc. La plupart de ces mss contiennent aussi le traité des sept dons du Saint-Esprit et celui des huit Béatitudes. Et assez souvent on trouve le Livre des Vertus avec ses annexes et le Livre des Vices avec ses appendices réunis dans un seul manuscrit.

des dix commandements en a treize. Le texte arménien du Livre des Vices avec les trois petits traités annexes a été imprimé à Venise en 1720 et de nouveau en 1773<sup>23</sup>.

Nous ignorons la date précise de la traduction du traité qui porte le titre de «Sour Petrosi» (Glaive de S. Pierre), ainsi que celle de la composition d'un commentaire sur l'Apocalypse qui nous est parvenu dans un ms arménien de l'ancienne Bibliothèque Royale de Berlin (Ms Arm. 74). Mais nous pouvons affirmer avec certitude que ces deux livres sont sortis de l'école de Q̄rnay. Le Sour Petrosi est une traduction du latin. Il tire son nom d'un texte des Actes des Apôtres (10,13), avec lequel il débute. C'est un petit manuel d'apologétique en 24 chapitres à l'usage des missionnaires qui avaient à prêcher, soit à des musulmans, soit à des chrétiens dissidents de l'Orient: Grecs, Jacobites, Nestoriens et Arméniens. Le colophon nous certifie que la recension arménienne de ce petit livre est l'oeuvre d'un Fr. Pierre (vraisemblablement l'Aragonais) en collaboration avec Fr. Yakobos (très probablement le Targman). Nous avons donné une analyse détaillée de ce traité dans la *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* 1 (1945) 161—168. En plus d'une copie mutilée du «Sour Petrosi» le ms 492 des PP Mekhitharistes de Venise contient des fragments de quelques autres traités qui semblent provenir de l'école de Q̄rnay: un traité sur la primauté de S. Pierre et du pape de Rome, son successeur (sans titre, incipit: *Xndri t̄ Petros, araqealn ê gloux amenayn araqeloçn ew ațorakaln norin gloux amenayn ekeleçwoy*)<sup>24</sup>, un traité sur les conciles généraux (pareillement sans titre; incipit: *Sourb ew tiezerakan žolovn elewi qsan ami țugaworouteann Kostandianosı*) et le fragment d'une liste des kațolikosq de l'église arménienne: *Šaradroutiwn hayrapetaçn Haoc*.

Le commentaire sur l'Apocalypse (Meknouțiwn teslean Yovhannou țargmaneal i frangaç), dont la fin est perdue, est l'oeuvre d'un des vardapets arméniens qui s'étaient ralliés au mouvement de l'union. Il a employé plusieurs sources latines, dont la principale était le commentaire qu'on a l'habitude de désigner en occident, sous le nom de Berengaudus. Il semble avoir utilisé aussi le commentaire de S. Albert le Grand<sup>25</sup>. Ses explications nous sont parvenues dans un seul manuscrit, le ms arm. 74 de la Bibliothèque ci-devant Royale de Berlin<sup>26</sup>. Nous avons donné quelques notices sur ce commentaire dans la revue arménienne *Handes Amsorya* de 1945 et 1947<sup>27</sup>.

L'an 1344 fut terminé la traduction d'un livre de théologie élémentaire, qui a connu un succès considérable en Arménie comme en Europe, le *Compendium theologiae veritatis*. Le titre arménien est «Hamațotoutiwn actouacabanouțean», on trouve aussi «Hawaqoumn astouacabanakani çšmartouțean», mais les Arméniens le citent assez volontiers sous le nom d'«Albert» ou de «Livre Albert»<sup>28</sup>. C'est que ce traité, dont le véritable auteur est Fr. Hugues Ripelin O. P. de Strasbourg, avait été attribué de bonne heure à S. Albert le Grand, évêque de Ratisbonne. La traduction arménienne de Fr. Pierre l'Aragonais et Fr. Yakobos Targmann

<sup>23</sup> Sur les deux éditions imprimées voir Ghazikian, 1, 225—7. En dehors des mss qui contiennent la théologie morale complète, la bibl. de S. Lazare en 1940 possédait trois mss du seul Molouteaņ Girq. Il y a aussi des exemplaires à la Bibl. Nat. (ms arm. 241) et à celle de Berlin (ms Arm. 72). Nous avons donné quelques notes sur le Molouteaņ Girq dans la revue *Awediq* du patriarcat arménien catholique 19 (1950) 200—204.

<sup>24</sup> Dans le ms «Or. 6798» du Musée Britannique un traité de ce genre est attribué à un vardapet du nom d'Augustin; voir Conybeare, *Catalogue* 340 a.

<sup>25</sup> Voir *Divus Thomas* 22 (1944) 228—31.

<sup>26</sup> Pendant la dernière guerre le ms a été transporté à Tubingue, où il se trouvait encore en 1955.

<sup>27</sup> *Handes Amsorya* 59 (1945) 87—98; 61 (1947) 36—46 et 107—111.

<sup>28</sup> Déjà dans le colophon de 1344: girqs ays, or koçi «Alperd».

nous a été transmise dans beaucoup de manuscrits, dont nous avons dressé une liste provisoire dans la revue fribourgeoise *Divus Thomas* 18 (1940) 428—48, où l'on trouvera également quelques notes sur l'édition imprimée de Venise 1715, oeuvre du célèbre abbé Mxițar Sebastaci. Celui-ci avait eu, dès sa jeunesse, une grande prédilection pour le Livre Albert<sup>29</sup>. Il a laissé aussi des commentaires sur ce livre, qui furent imprimés à Venise en 1716 sous ce titre: Loucmounq dżouarimaç ew tarakousanaç baniç Alpertin.

La même année 1344 on termina à Qrñay la compilation des livres nécessaires pour l'étude et l'enseignement de la philosophie. Cette série comporte, avec la Dialectique de l'évêque Barthélemy, une «Grammaire» de Yohan Qrñeci, le livre des Définitions attribué à Dawiț Anyaț avec le petit traité «Amenayn çarq» et le complexe de ce qu'on avait l'habitude de désigner comme la «Logica vetus», dont les différentes parties sont commentées par Fr. Pierre l'Aragonais. Pour ce recueil de livres philosophiques on s'est servi en partie de traductions arméniennes existantes, tandis que les commentaires de Fr. Pierre et probablement aussi le texte du «Livre des six principes» furent traduits du latin par Fr. Yakobos le Traducteur. Dans le ms 293 des Mekhitharistes de Vienne nous avons ce recueil en copie presque contemporaine, exécutée en 1350 dans le couvent de S. Nicolas de Kaffa.

La «Grammaire» de Yohan Qrñeci (Hamarôt hawaqoumn yałags qerakanin), qui ouvre le recueil, n'est pas un livre à l'usage de ceux qui désirent apprendre la langue arménienne, mais d'après le colophon de l'auteur cet ouvrage doit être considéré plutôt comme une introduction à l'étude de la philosophie. C'est un commentaire sur l'ancienne traduction arménienne de la *Τέχνη γραμματική* de Denis de Thrace, composition qui a été commentée par plusieurs autres vardapets du moyen âge et notamment aussi par Esayi Nçeci, le régent de Gaylejour<sup>30</sup>. Le commentaire de Yohan comporte une préface et 36 chapitres. Dans le colophon l'auteur dit que pour la composition de son commentaire il s'est servi de plusieurs écrits arméniens et latins. Il s'y désigne comme «Fra Yohan»; ce doit être la première ou une des premières compositions sorties de sa plume après la fondation définitive de la congrégation des Uniteurs et la profession religieuse des premiers membres de cet institut. Dans le ms 293 de Vienne, la Grammaire est suivie de l'Eisagogê (Neracouțiwñ) de Porphyre dans la vieille traduction arménienne, avec des commentaires de Fr. Pierre (Hamarôt hawaqoumn i veray neracouțean Porpyri) divisés en 8 chapitres. Viennent ensuite les Catégories (Storogouțiwñq) d'Aristote, pareillement dans l'ancienne version arménienne, avec un commentaire de Fr. Pierre en 12 chapitres. Elles sont suivies du petit livre attribué en occident à Gilbert de la Porrée, «De sex principiis» (Yałags veç skzbanç), avec un commentaire en neuf chapitres (Hamarôt hawaqoumn verloucouțean veç skzbanç groç). Ce traité jusque-là n'était pas connu en Arménie. La traduction du texte et du commentaire a été faite à Qrñay en 1344. Après le traité «De sex principiis» avec son commentaire, vient le *Περὶ ἐμνηστείας* d'Aristote, de nouveau dans la vieille version arménienne (Girq, or asi Younaçn «Pèriarmènas» ew hayerèn «Yałags meknouțean») avec un commentaire en 20 chapitres par Fr. Pierre l'Aragonais. Après le grand colophon en prose, on ajoute encore la Dialectique de l'évêque Barthélemy, les «Définitions» de Dawiț Anyaț et le traité «Omnia mala» (Amenayn çarq) dans la vieille traduction arménienne.

La même année 1344 doit avoir eu lieu la constitution définitive de la congrégation des Uniteurs, la profession solennelle des membres fondateurs dans les mains de Jean de Florence et l'élection de Fr. Yohan comme supérieur général de l'institut. Jusque dans le colophon du *Compendium*

<sup>29</sup> Voir *Angelicum* 8 (1931) 27—8.

<sup>30</sup> Voir N. Adontz, *Bibliotheca armeno-georgica* 4 (Pétrograde 1915).

theologicae veritatis (1344) Yohan est mentionné toujours comme simple «araj̄nord» ou supérieur local de son couvent de Q̄rnay. Dans le colophon de sa Grammaire (1344), il se désigne pour la première fois comme «*Fra Yohan*». Dans le colophon du premier volume de la Tertia Pars de la Somme Théologique, qui date de la même année 1344, à côté de son titre d'araj̄nord de Q̄rnay qu'il conserve, il est mentionné pour la première fois comme «premier général de notre congrégation des Uniteurs». La congrégation semble avoir dès ses débuts le bel effectif d'une quinzaine de couvents. La formule de profession, dont se servaient les Uniteurs, devait être calquée sur celle qui était en usage dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Cependant l'«*Ouġaparaç Girq*» de l'Uniteur Fr. Mxiṭariç nous montre qu'on y avait interpolé une promesse explicite d'obéissance envers le Saint Siège. Une petite particularité qui n'est pas dénuée de tout intérêt: la formule de profession, ainsi que celle du baptême, chez les Uniteurs se prononçait en langue vulgaire: Es kou ouxtem ... Astoucoy ew srbouhoy Astouacacnin ew sourb ekeleçwoyn Hrovmay ...

Les dernières traductions de l'école de Q̄rnay, dont nous avons connaissance, sont celles de la Troisième Partie de la Somme Théologique de S. Thomas d'Aquin. La tradition qui parle d'une traduction de la «*Summa contra Gentiles*», semble dénuée de fondement. Il est vrai que dans le collège de Q̄rnay on a dû connaître ce livre, puisque Fr. Pierre l'Aragonais s'en sert dans ses écrits. On connaissait aussi la Première et la Seconde Partie de la Somme Théologique. L'évêque Barthélemy dans son Vecôrêiç et Fr. Jean l'Anglais dans son traité sur la nature des Anges se servent de la Première Partie. Et, comme nous l'avons montré dans notre édition du traité Yaġags araġinouṭeanç hogwoyn, cet ouvrage se compose presque entièrement d'emprunts, souvent littéraux, de la Prima Secundae. Cependant, ni la Contra Gentiles, ni les deux premières parties de la Somme Théologique n'ont été traduites à Q̄rnay. Ces traductions étaient peut-être dans le programme, quand la grande peste de 1347, la mort de Fr. Pierre d'Aragon le 3 juin de cette année et la mort de Fr. Yohan Q̄rneçi (le 6 janvier suivant?) vinrent interrompre les travaux.

On comprend facilement qu'on a dû considérer la traduction de la Troisième Partie comme plus urgente que celle des autres parties. Car c'est dans cette Troisième Partie que Saint Thomas expose la christologie et la doctrine des sacrements. Or, c'était précisément sur ces deux points, qu'on avait à disputer continuellement avec les vardapets non uniates, et c'était sur ces matières que les jeunes étudiants avaient un besoin plus urgent d'être bien instruits. La traduction arménienne des Questions 1–59 de la Troisième Partie, qui contiennent toute la christologie, parut en 1344 sous le titre: Araġin hator error̄d masin Hawaqman eranelwoyn Tōmayi Aqineçwoy yaġags tnôrênouṭeanç Qristosi. Le second volume de la Troisième Partie (Girq ewṭn xorhrdoç, or ê erkror̄d hator error̄d masin Hawaqman eranelwoyn Tōmayi Aqineçwoy) comporte non seulement les QQ 60–90, oeuvre authentique de S. Thomas, mais encore les QQ 1–68 du «*Supplementum*»<sup>31</sup>. La traduction était finie le 26 mai 1347. A cause d'une ressemblance dans les titres comme aussi dans le sujet, on a confondu parfois la traduction arménienne du second volume de la Troisième Partie de la Somme avec l'«(Eôṭn) xorhrdoç Girq»,

<sup>31</sup> Cette traduction arménienne est probablement l'attestation la plus ancienne de l'existence de ce «*Supplementum*». Les traducteurs semblent avoir considéré les questions 1–68 du Supplément comme oeuvre authentique de S. Thomas; cfr. *Angelicum* 10 (1933) 3–5.

traduction de l'abrégé du commentaire de S. Thomas sur le 4e Livre des Sentences de Pierre Lombard par Yovhannès Erznkayeci, dont nous avons parlé plus haut<sup>32</sup>.

L'activité littéraire de l'athénée de Qrnay semble avoir cessé subitement avant le milieu du 14e siècle. Pour les temps postérieurs nous ne connaissons plus que le fragment d'un Catéchisme des Uniteurs, fragment qui nous est parvenu dans le ms 1609 des PP. Mekhitharistes de S. Lazare, et le «Manuel des Catholiques» (Ouhāpaṛaç Girq) de Fr. Mxiṭariç Aparançi, oeuvre qui porte la date de 1410. Le fragment de Catéchisme<sup>33</sup> semble dater de la fin du 14e ou du commencement du 15e siècle. Il ne compte que 23 feuillets et commence avec la huitième section, qui contient 37 questions avec des réponses assez détaillées qui se rapportent à la fin du monde et le jugement dernier (fol. 1a—16a). Ensuite viennent des questions et des réponses (fol. 17a—23b) sur la vie du Christ: sa circoncision, son baptême, sa croix, sa résurrection, son ascension et finalement sur la descente du Saint-Esprit.

Le Manuel des Catholiques<sup>34</sup> de Fr. Mxiṭariç ne semble pas être arrivé à sa rédaction définitive. Il en existe deux brouillons dans les mss 334 et 1663 des PP. Mekhitharistes de S. Lazare. C'est une compilation indigeste de notes philosophiques, théologiques et historiques à tendance nettement polémique. Presque toute la littérature de l'école de Qrnay a été mise à contribution dans ces notes, qui ont été complétées en beaucoup d'endroits par d'autres mains, contemporaines et postérieures. Les parties les plus intéressantes de ce manuel sont celles, dans lesquelles Fr. Mxiṭariç rapporte des choses qu'il a vues ou entendues soit avant son entrée dans la congrégation des Uniteurs, soit après. Avant de se rallier à l'union et d'entrer parmi les Frères, Mxiṭariç avait été le disciple de Sargis d'Aprakouniq, dont il parle avec beaucoup d'estime, et de Maḷaqia Ḳrimeci, dont il dit beaucoup de mal<sup>35</sup>. Son Ouhāpaṛaç Girq se divise en 56 chapitres. Les quatre premiers forment une espèce d'introduction et traitent de questions préliminaires. Le cinquième chapitre traite de la foi. Les chapitres 6—21 contiennent une christologie assez complète. Ensuite l'auteur passe à des questions d'intérêt liturgique et disciplinaire. Deux chapitres (22 et 23) sont consacrés à la défense de la fameuse «xaṛnoumn», c'est à dire au précepte de la liturgie romaine d'ajouter une goutte d'eau au vin du sacrifice de la messe. Les chapitres 24—27 se rapportent à l'Eucharistie. Viennent ensuite des discussions sur le purgatoire (28—29), sur le «limbus patrum» (30) et sur la rétribution après la mort (31). Le chapitre 32 est consacré à prouver la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils. Après cela, Fr. Mxiṭariç passe à la question de la primauté de S. Pierre et de ses successeurs (chap. 33—34). Le chap. 35 est dédié à la discussion des pratiques de jeûne. Ces pratiques étant assez différentes dans l'église de Rome et celle d'Arménie, Mxiṭariç en prend occasion pour parler des hérétiques et des hérésies en général, pour s'attaquer ensuite aux erreurs particulières des Arméniens (chap. 38—39). Il présente un exposé des douze articles de la foi et des sept sacrements de l'église (40). Puis il passe aux conciles, d'abord aux conciles généraux, enfin aux synodes particuliers de l'église romaine et de l'église arménienne (42—43). Cela l'amène à des considérations particulières sur l'histoire de l'église nationale au 5e siècle (chap. 44). Au chap. 45 il reparle des misères et des défauts qu'on trouve parmi ceux qui se sont séparés de l'unité de l'église. Au chap. 46 l'auteur récapitule les points, sur lesquels il faut insister dans les discussions avec les non uniates. Et dans les chapitres suivants

<sup>32</sup> Voir OrChr 40 (1955) 104.

<sup>33</sup> Le catalogue manuscrit de la bibl. de S. Lazare lui donne le titre de Harçmounq ew loucmounq i veray pēspēs xndroç.

<sup>34</sup> Le titre dans les manuscrits est: Girq tramabanouṭean ouhāpaṛaç ḧst kaṭolikē sourb ekeḷeçwoy.

<sup>35</sup> Nous avons édité la vie de ce vardapet Malachie de la Crimée dans l'Archivum FF. Praed. 23 (1953) 346—353.

plusieurs de ces points sont discutés de nouveau: la «xainoumn» (chap. 47), les deux natures du Christ (chap. 48), la doctrine de la rétribution après la mort (chap. 49), la doctrine théologique sur le Saint-Esprit (chap. 50), la question de la primauté (chap. 51). Parmi les chapitres qui restent, le 52<sup>me</sup> est consacré à la simonie et au divorce, le 53<sup>me</sup> aux différents degrés de parentage selon le droit canon, le 54<sup>e</sup> à la messe quotidienne, pratique latine introduite chez les Uniteurs, qui était sévèrement condamnée par les vardapets non uniates. Le 55<sup>me</sup> chapitre s'occupe des aliments défendus dans l'église arménienne, mais dont l'église romaine permet l'usage, et le dernier chapitre (56) des faux miracles qui ont été inventés par les païens, les juifs et les hérétiques pour donner une apparence d'autorité à leurs erreurs et leurs institutions.

Jadis, nous avons consacré une notice d'une certaine étendue à Fr. Mxiṭariç, son livre et son couvent<sup>36</sup>, en 1932 nous avons même envisagé une édition de l'Ouḷapaṛaç Girq. Mais après avoir étudié le livre de plus près sur les deux manuscrits de S. Lazare, nous avons cru devoir renoncer à ce projet. Une édition de Mxiṭariç devra se limiter à des extraits qui sont d'un certain intérêt, soit pour l'histoire ecclésiastique de l'Arménie Orientale, soit pour l'histoire des Miabanoḷq en particulier. Le P. Léonce Alishan des Mekhitharistes a imprimé le texte d'une partie du chap. 39 d'après le ms S. Laz. 334 dans son oeuvre (posthume) *Hayapatoum 2* (Venise 1901) 550-3.

### La congrégation des Uniteurs

D'après le colophon du second volume de la Troisième Partie de la Somme Théologique de S. Thomas d'Aquin<sup>37</sup>, Yohan Qıneçi mourut le 6 janvier d'une année qu'on ne peut pas déterminer avec toute la certitude désirable<sup>38</sup>, mais ce fut probablement le 6 janvier 1348. Après la fin de l'année 1347 il n'y a plus de mention de Yohan dans les textes que nous avons pu voir. Vers le milieu de 1347 il est encore mentionné comme supérieur local de Qrhna et veraxnamoḷ de la Congrégation des Uniteurs. A la même occasion on rapporte qu'il est toujours occupé à des travaux de traduction. Les relations entre l'Europe et la Transcaucasie étaient alors plus faciles que de nos jours. Comme nous l'avons vu, déjà dans la première moitié de l'an 1347 on possédait à Qrhna la publication récente que devait être le Supplément de la Troisième Partie de la Somme Théologique de S. Thomas et l'on en avait traduit 68 questions avant la fin du mois de mai.

Comme on peut voir dans les préfaces et les colophons des livres de Qrhna, Yohan Qıneçi avait toujours été le grand promoteur de l'apostolat de la traduction. Son nom n'y manque jamais et toujours on parle de lui avec la plus grande vénération. Au commencement du 15<sup>e</sup> siècle le frère Uniteur Mxit'ariç donne l'épithète de «saint» non seulement à l'évêque Barthélemy, qui a joui d'un culte de bienheureux jusque dans le 18<sup>e</sup> siècle, mais encore au fondateur Yohan Qıneçi. Cependant nous n'avons pas

<sup>36</sup> Voir *Arch. FF. Praed.* 1 (1931) 265—308.

<sup>37</sup> Nous avons donné le texte arménien de ce colophon, accompagné d'une traduction allemande dans la partie introductive du livre intitulé *Eine alte armenische Übersetzung der Tertia Pars der Theologischen Summa des hl. Thomas von Aquin* (Berne 1955).

<sup>38</sup> *Divus Thomas* (Freiburg) 8 (1930) 262.

trouvé trace d'un culte qui aurait été voué à Yohan par ses fils spirituels. La vieille formule du grand colophon en prose, qui était déjà en usage du vivant de Yohan, le célèbre en ces termes: «Il fut comme le fidèle explorateur Josué, qui entra dans la Terre Promise, c'est à dire dans l'union avec l'église de Rome. C'est lui qui a porté à notre nation arménienne le message de salut. Il fut le chef de ceux qui reçurent la grâce de se ranger sous l'obéissance du Sublime Siège de Rome, porte d'entrée au royaume des cieux».

A l'époque de la mort de Yohan, la peste noire venait de décimer ses couvents. Nous ne savons pas même si l'on eut la possibilité de convoquer un chapitre régulier pour l'élection d'un nouveau veraxnamoġ. Peut-être l'élection n'était-elle pas encore faite en 1356, quand le pape de son initiative nomma un nouveau supérieur général. Il semble que les Uniteurs qui survécurent à la peste après la mort du fondateur, aient décidé de régler juridiquement les rapports que Yohan avait établis dès le commencement entre son institut et l'ordre des Frères Prêcheurs. Cela se fit le 31 janvier 1356 à Avignon sous le pape Innocent VI. Les Uniteurs avaient envoyé à cet effet deux délégués à la cour papale. C'étaient deux frères germains qui appartenaient à la communauté nouvellement agrégée de S. Nicolas de Kaffa, mais originaires de l'Arménie Orientale, de la bourgade de Jahouk. L'un se nommait Fr. Thomas, tandis que l'autre paraît sous trois noms différents; il s'appelle tantôt Awagtêr, tantôt Samuel et encore Eleuthérius. Parmi ces trois noms c'est le premier qui possède la meilleure attestation dans le colophon du «Kaycakanç Girq», traduit du latin par son frère Fr. Thomas.

La bulle papale du 31 janvier 1356 est adressée à «nos fils bien-aimés, le gouverneur des Frères de la Grande Arménie qui s'appellent Uniteurs, et aux dits frères». Elle contient plusieurs renseignements sur l'organisation et l'activité de la congrégation pendant les premières années de son existence. Les origines de la congrégation y sont datées du temps de Jean XXII, c'est à dire de la visite de Yohan Qrñeci à Avignon, qui, comme nous l'avons vu, a dû avoir lieu tout au commencement de 1331. Les membres de la congrégation, dit la bulle, vivent sous la règle de S. Augustin. En plus, ils observent aussi les constitutions des Frères Prêcheurs avec des exceptions sur deux points: ils ne sont pas tenus à l'abstinence perpétuelle et ont le droit de posséder des biens en commun. Tout comme chez les Dominicains, ils célèbrent chaque année un chapitre général au temps de la Pentecôte. C'est ce chapitre général qui fait le choix de ceux qui auront à s'occuper du ministère de la prédication parmi les non uniates. Le «veraxnamoġ» est élu par les prieurs conventuels. Par le fait même de son élection il entre en possession de sa charge, sans besoin de confirmation d'une autorité quelconque. Les prieurs conventuels à leur tour sont élus par les membres de leurs communautés, leur élection est soumise à une confirmation du veraxnamoġ et de son conseil. Les couvents dont se compose la congrégation, sont, en partie des fondations nouvelles, en partie des couvents déjà existants auparavant, dont les membres se sont affiliés à la congrégation des Frères

Uniteurs. Le pape prend la congrégation sous sa protection spéciale. A la suite d'une demande formulée par les Uniteurs mêmes, le maître général des Prêcheurs «pro tempore» est désigné comme visiteur de la congrégation; il peut exercer ses droits en personne, ou bien se faire représenter par un délégué.

Avant de quitter Avignon Fr. Thomas de Ĵahouk fut nommé évêque de Naxivan, le 12 avril 1365. Mais il n'a pas effectivement exercé son gouvernement épiscopal. Car pendant le voyage de retour il périt avec son frère, le nouveau veraxnamoĴ des Uniteurs, dans un naufrage, le 1er avril 1358. Nous apprenons ce fait d'un colophon du Kaycakanĉ Girq<sup>39</sup>, dont la traduction arménienne avait été une oeuvre de jeunesse de l'évêque Fr. Thomas. Voici ce que dit ce colophon dans le ms arm. 2037 d'Érivan<sup>40</sup>, écrit an 1421 de la main d'un Fr. Yovasap d'Aparan :

«(Souvenez-vous) de Fr. T'oumay Ĵahkeĉi de la congrégation des Uniteurs, qui, pendant qu'il était encore florissant dans sa jeunesse, plein de grâce et de toute sagesse, a traduit ce livre du latin dans notre langue arménienne, dans la ville de Kaffa. Ensuite, lui et son frère germain aîné Awagtêr, se portèrent, pleins de zèle pour le bien, à la cour romaine chez le souverain pontife, pasteur de l'univers, le pape Innocent VI, pour obtenir la confirmation de la sainte congrégation des Uniteurs. Le saint pontife susmentionné se rendit compte de leur zèle, prit connaissance de ce qu'ils demandaient dans l'intérêt des âmes, et décida d'accéder à leurs demandes; en faveur de la dite congrégation il accorda un privilège (par lequel il l'autorisa) à vivre selon la règle du bienheureux Augustin et d'après les constitutions de l'ordre des Frères Prêcheurs. En outre il établit le dit Fr. Awagtêr comme gouverneur, c'est à dire comme veraxnamoĴ de la dite congrégation et il sacra son frère, le dit T'omas, évêque de Naxivan. Et ils s'en allèrent, partirent tout droit par la Grande Mer<sup>41</sup> et arrivèrent à Constantinople. Ils avaient l'intention de se rendre de là par mer à Kaffa, mais ils périrent dans un naufrage avec beaucoup d'autres personnes, le premier avril de l'année du Seigneur 1358».

Dans les documents de la chancellerie pontificale, la bulle du 31 janvier 1356, dont le texte latin a été conservé dans le *Bullarium Ordinis Praedicatorum*<sup>42</sup>, est considérée comme ce qu'on appellerait aujourd'hui «l'approbation papale» d'une société religieuse. Elle semble avoir été promulguée non précisément sur la demande des anciens Uniteurs de Qrhna, mais plutôt sur

<sup>39</sup> Le «Kaycakanĉ Girq» (Livre des Charbons ardents), plutôt rare dans nos bibliothèques, est un recueil de sentences en 78 chapitres pour la prédication et l'enseignement théologique. L'original latin est attribué au prêtre «Bet'a» (S. Bède le Vénérable?). Les sentences sont prises dans la Sainte Ecriture et dans les ouvrages des Pères, surtout S. Augustin, S. Jérôme, S. Grégoire le Grand et S. Isidore de Séville. On y trouve aussi des citations de S. Cyprien, S. Basile, S. Césaire, S. Ambroise, Origène, S. Hilaire, des Vies des Pères, etc. L'ordre des matières est assez arbitraire: le premier chapitre est sur l'amour, le second sur la patience, le troisième sur l'amour de Dieu et du prochain, le quatrième sur l'humilité et ainsi de suite.

<sup>40</sup> Autrefois ce manuscrit faisait partie de la bibliothèque d'Edchmiadzine; il est mentionné sous le numéro 1703 dans l'ancien catalogue de Karéneantz. Le texte du colophon m'avait été transmis d'Edchmiadzine par l'archevêque Mesrop Têr-Movsêsean en 1937.

<sup>41</sup> La Méditerranée.

<sup>42</sup> II, 246.

celle des frères de la Crimée, qui venaient alors de s'associer à la congrégation primitive et allaient en prendre la direction pour une période de plus d'un siècle. On a parfois interprété ce document, comme si les Miabanołq avaient déjà perdu leur autonomie primitive en 1356. En réalité ils la perdirent peu à peu au cours d'une lente évolution qui a duré plus de deux siècles. On peut en suivre les étapes à travers les documents conservés dans le Bullaire Dominicain et les régestes des Maîtres Généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs. A partir de 1356, le chef de cet ordre «pro tempore» avait obtenu le droit de visite, de correction et de réforme sur la congrégation des Miabanołq. Déjà dans les lettres pontificales des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, on désigne parfois ces derniers comme «frères de l'ordre des Prêcheurs, dits Uniteurs». Cependant, et jusqu'à l'an 1583, les Uniteurs continuent d'être une congrégation à part. A plusieurs reprises on mentionne des Frères Uniteurs qui quittent leur congrégation pour entrer dans l'ordre dominicain. Ce passage est défendu par le pape Grégoire XI le 6 mars 1374; il est autorisé de nouveau par Urbain VI le 3 avril 1381. Pour ceux qui usaient de l'autorisation papale, une nouvelle profession était requise, exactement comme le droit canon de l'église catholique le prescrit encore aujourd'hui quand un religieux sort d'une société religieuse pour s'affilier à une autre. Dans son décret du 8 avril 1381 le pape Urbain VI soumet l'élection du veraxnamoł des Uniteurs à une confirmation de la part du maître général des Dominicains ou de son délégué. C'était un autre pas vers l'incorporation de leur institut dans l'ordre des Prêcheurs. Mais les Uniteurs continuent la lutte pour leur indépendance. Parfois ils se plaignent jusqu'à la cour de Rome de la conduite des Dominicains à leur égard. Vers la fin du 14<sup>e</sup> siècle il y eut des litiges de ce genre en Crimée, où les Uniteurs avaient transféré leur maison d'études et le centre administratif de leur congrégation. Le 28 avril 1399 le pape Boniface IX reconnaît le bien-fondé des plaintes formulées par les Miabanołq et prend plusieurs décisions en leur faveur. Mais il semble bien que cela n'ait pas fait cesser les disputes. Le maître général des Dominicains fit confirmer ses droits vis-à-vis des Uniteurs, le 27 avril 1402 par Boniface IX et, de nouveau, le 10 août 1409 par Alexandre V. De leur côté les Uniteurs sous le pape Martin V font confirmer deux fois (26 oct. 1419 et 12 déc. 1423) les décisions de Boniface IX. Encore le 11 mars 1431 le pape Eugène IV ordonne à l'évêque de Kaffa et au gardien des Franciscains de cette ville de confirmer en son nom les privilèges pontificaux des Uniteurs.

D'ordinaire ce devait être le vicaire général de la congrégation dominicaine dite des «Frères Pérégrinants pour le Christ», qui exerçait par délégation les droits acquis depuis 1356 au général des Frères Prêcheurs<sup>43</sup>.

<sup>43</sup> Le 28 mars 1389 le maître général Raymond de Capoue nomma un arménien (et probablement un Uniteur), un certain Fr. Jean, évêque de Varhnart (?), sic) comme son vicaire sur les Uniteurs, «dummodo vicarius societatis Peregrinantium duxerit acceptandum». Th. Kaeppli, *Registrum litterarum Fr. Raymundi de Vineis Capuani* = Mon. Ord. FF. Praed. Historica, 19 (Rome 1937) 220/1.

En 1456 le chapitre général de Montpellier supprima la congrégation des Pérégrinants, comme elle avait déjà été supprimée une première fois en 1363. Pour le moment, cette suppression devait donner un peu de répit aux Uniteurs. Mais les Pérégrinants ne tardèrent pas à reparaitre sur la scène en 1464. Et à cette occasion les Uniteurs furent directement soumis au vicaire général des Pérégrinants «en toute chose, de sorte qu'il puisse disposer d'eux comme des frères de son propre ordre». Les Uniteurs semblent avoir réclamé, car la décision papale de 1464 dut être confirmée par Sixte IV en 1473. En 1474 Fr. Matathias, veraxnamoł des Uniteurs, se rendit à Rome pour revendiquer les droits de son couvent de S. Nicolas de Kaffa. Dans une espèce de passeport, qu'il s'était fait octroyer le 18 juillet 1474 par les autorités génoises de Kaffa, il avait fait mettre en évidence sa qualité de «général». Mais en Europe, et notamment à Rome, il fut traité en simple «provincial» dans une lettre de Sixte IV du 4 février 1475<sup>44</sup>, dans les actes de Léonard de Mansuetis, maître général des Frères Prêcheurs et dans un livre du dominicain Fr. Annius de Viterbe<sup>45</sup>.

Dès avant la fin de l'année 1475, les Génois perdirent leur colonie de Kaffa, ce qui entraîna pour les Uniteurs la perte de leur grand couvent de S. Nicolas qui avait succédé à la maison-mère de Qrhna comme centre d'études et d'administration. Leurs autres maisons de Crimée furent également perdues, quoiqu'il semble qu'il y ait eu des frères dispersés en Crimée et même dans la ville de Kaffa jusque dans le siècle suivant<sup>46</sup>. La congrégation des Uniteurs se replia alors sur les régions de ses origines. Elle avait conservé ses couvents et ses résidences dans les provinces arméniennes d'Ernjak, Ĵahouk et Goł'n. Depuis ce temps c'est le couvent Amenayn Srboç d'Aparaner qui prend la place de S. Nicolas de Kaffa comme centre administratif de la congrégation.

Les noms des veraxnamołq qui ont succédé au général Matathias ne nous sont pas connus. Les maîtres généraux de l'ordre dominicain semblent avoir perdu pour un certain temps tout contact direct avec les Uniteurs d'Arménie. Cependant ceux-ci continuaient à administrer l'évêché arménien catholique de Naxivan. Les pasteurs successifs de ce diocèse avaient l'habitude de se rendre à Rome après leur élection, afin d'y recevoir l'investiture. En 1479 un Fr. Benoît, récemment créé évêque (de Naxivan) est recommandé par le maître général Léonard de Mansuetis. D'après Ambroise Taegius, qui l'avait rencontré à Venise en 1480, cet évêque Benoît avait été sacré

<sup>44</sup> Bullarium Ord. Praed. III, 521.

<sup>45</sup> Handes Amsorya 52 (1938) 77/8.

<sup>46</sup> En 1567 encore un certain Vrt'anès fut témoin, dans la ville de Kaffa, du martyre d'un jeune chrétien du nom de Paronloys, en l'honneur duquel il composa un poème conservé dans plusieurs manuscrits arméniens. Ce Vrt'anès qui était originaire de la région d'Ayrarat en Arménie Orientale, se dit «le dernier des Prêcheurs». Le Père Q.Qoušnerean dans son Patmouf'iwn gał'akanouf'ean Ľrimou Hayoç (Venise 1895) 142, le suppose membre de la congrégation des Uniteurs, mais il pourrait s'agir aussi d'un arménien qui avait été reçu dans l'ordre dominicain.

par le pape en personne<sup>47</sup>. En 1510 le maître général Thomas de Vio (Cajetanus) donne une recommandation aux supérieurs des maisons pour deux frères arméniens, Grégoire<sup>48</sup> et son compagnon Dominique. Dans les registres du général Thomas de Vio le veraxnamoï des Uniteurs a encore subi une dernière dégradation: le maître général des Dominicains en parle comme d'un «vicaire» que les Uniteurs avaient l'habitude d'élire. Et il confère le droit de confirmer cette élection au prieur conventuel des Uniteurs de «Barenyr» (c'est à dire du couvent principal d'Aparaner). Finalement, en 1583, le chapitre général de Rome formule un décret de deux lignes à peine pour transformer tout simplement les restes déjà bien réduits des anciens Frères Uniteurs en province dominicaine.

Nous n'avons que des données éparses et assez vagues sur la diffusion de la congrégation et sur l'histoire des Uniteurs de 1331 à 1583. Dans le cours du 14<sup>e</sup> siècle le nombre des religieux semble avoir été sujet à beaucoup de fluctuations et parfois à des changements assez brusques. Aux premiers temps des communautés entières de moines indigènes se rallièrent en bloc à l'union et furent acceptées sans trop de formalités, à ce qu'il paraît, comme membres de la congrégation. D'un autre côté, des communautés entières quittaient parfois la congrégation pour faire retour à l'église nationale, si un vardapet adversaire des doctrines catholiques avait su y trouver accès<sup>49</sup>. D'après le récit de l'uniteur Fr. Mxit'ariç, son ancien maître Małaqia Łrimeçi, adversaire déclaré de l'église romaine, aurait réussi à enlever beaucoup de monastères à la congrégation entre 1370 et 1388. Jean d'Orotn aussi, dans le colophon du Parapmanç Girq (1379) se fait gloire d'avoir détaché plusieurs couvents de l'union.

Il y a certaines difficultés de terminologie arménienne qui nous empêchent de suivre le développement de la congrégation à travers des textes. Le terme «Miabano lq» est employé exclusivement pour les membres de la congrégation. Mais avec des termes comme «miaban» ou «kat'olik» il faut déjà être plus circonspect. Parfois ils dénotent l'appartenance à la congrégation du Qrĩneçi, parfois ils signifient seulement que les personnes ou les instituts ainsi qualifiés sont partisans de l'union avec l'église de Rome. Vers la fin du 14<sup>e</sup> et au commencement du 15<sup>e</sup> siècle on trouve chez les non uniates le terme «axt'armay» ou «alt'armay», mais ce mot non plus n'a pas toujours le même sens. Souvent il est employé comme terme de mépris pour désigner

<sup>47</sup> Archivum FF. Praed. 10 (1940) 278/81.

<sup>48</sup> Il s'agit de Grigor Astouacatourean («Gregorius, filius Adeodati»), nommé évêque de Naxivan le 10 févr. 1511. Il visita Rome et vint à Bologne en 1511.

<sup>49</sup> En 1349 la congrégation comptait 15 maisons ou monastères (voir R. Loenertz, *Pérégrinants* I, 194, note 82). En 1356, après le ralliement des communautés de la Crimée, ils auraient eu 50 maisons avec 700 religieux (Eusebio Franzosini, *Notizie spettanti la provincia domenicana di Naxivan*, 1751, dans les Archives du couvent de S. Pierre de Galata, Reg. 36, Busta n. 1,1); en 1374 ils étaient moins de cent religieux (Grégoire IX, 6 mars 1374, Bullar. Ord. Praed. II, 279); en 1381 leur nombre avait encore diminué à cause des invasions tatares (Urbain VI, 3 avril 1381, Bull. Ord. Praed. II, 300).

les Arméniens qui se sont ralliés à l'église romaine et on l'emploie avec une certaine préférence pour les membres de la congrégation des Uniteurs. D'autres fois cependant, le mot dénote simplement le contraire de ce qu'on reconnaissait comme orthodoxe et alors il sert à dénommer n'importe quelle espèce d'hérétiques ou d'apostats. En parlant de la congrégation des Uniteurs, de ses membres ou de sa doctrine, l'on fait encore usage du terme «erkabnak», terme qui, en soi, ne signifie que «appartenant à (la doctrine des) deux natures (dans le Christ)». Cette terminologie flottante fait qu'il n'est pas toujours possible d'interpréter la portée des textes avec toute la certitude voulue. En parlant des premiers temps qui suivirent la conférence des vardapets à Qrhna, Fr. Mxit'arič fait mention d'une «čermeřand miabanut'awn» dans les régions de l'Ernjak, de Goł't'n, de Naxijewan, dans plusieurs villes de la Perse, la Géorgie et de «toute la Cilicie». Cela n'implique nullement que dans tous ces endroits il y ait eu des communautés ou des groupements affiliés à la congrégation fondée par Yohan Qrneçi, mais cela veut dire uniquement que parmi les Arméniens de ces contrées il y a eu un mouvement vers l'union. Dans le royaume arménien de Cilicie cette union existait déjà bien avant 1330. Mais nous n'avons aucune preuve qu'en Cilicie il y ait eu des monastères affiliés à la congrégation des Uniteurs.

Quand Fr. Mxit'arič nous parle de plus de 500 «kargaworq» (religieux ou personnes dans les ordres) qui auraient été gagnés à l'union, il est clair qu'il pense en premier lieu à la vallée de l'Ernjak et aux régions voisines. Parmi les premiers couvents de la congrégation il faut compter probablement ceux d'Aprakouniq, de Ĵahouk et de Salt'ał. Un Grégoire d'Aprakouniq figure dans la liste des vardapets de la conférence de 1330. Nersēs Taronaci va rejoindre le vardapet Margarê à Ĵahouk. Un Dôminikos (Têrouni) de Salt'ał est nommé plusieurs fois comme copiste de livres traduits ou compilés à Qrhna. Pour le 14<sup>e</sup> siècle, nous avons des notices sur l'existence d'une communauté de Frères Uniteurs dans la bourgade d'Aparaner, à Tabriz et à Makou (Corcor). Probablement il dut y en avoir de bonne heure aussi dans la Géorgie et notamment à Tiflis, ville épiscopale de Jean de Florence. Depuis le milieu du 14<sup>e</sup> siècle la congrégation prend racine en Crimée et bientôt c'est la ville Kaffa, qui devient le centre de la congrégation jusqu'à la perte des colonies génoises en 1475. Mais, abstraction faite de cette période, c'est bien la vallée de l'Ernjak en Arménie Orientale qui a toujours constitué le noyau de la congrégation, comme elle constituera après 1583 le noyau de la province dominicaine dite «Provincia Naxivanensis in Armenia Maiori». C'est dans cette contrée de l'Ernjak que la congrégation avait été fondée. C'est là que se trouvaient encore au début du 18<sup>e</sup> siècle les couvents dominicains indigènes d'Aparaner, de Salt'ał, d'Aprakouniq, de Qrhna et de Xôškašen.

Quand Fr. Mxit'arič parle de 500 adhérents clercs, cela doit s'entendre en premier lieu de clercs qui vivaient en communauté. Dans notre terminologie européenne nous parlons souvent de «moines» et l'on s'est souvent imaginé que ces moines, en principe, professaient la règle de S. Basile. En réalité l'église arménienne ne connaît pas de moines ou de religieux dans le

sens qu'on attache à ces termes en occident. Chez nous, chaque religieux est lié formellement par les trois voeux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Ce triple voeu constitue l'essence même de la vie religieuse. Pour être moine, il faut qu'on se soit lié pour toute la vie par une profession publique et solennelle de ces conseils évangéliques. Or la seule obligation formelle à laquelle s'engagent les moines d'Arménie est celle du célibat. Les communautés, dans lesquelles ces moines cohabitent, sont plutôt à comparer avec celles, dont parle le code de l'Eglise Romaine aux canons 673—681.

Au 14<sup>e</sup> siècle les communautés de ce genre étaient nombreuses dans toute l'Arménie et il semble très probable que plusieurs couvents de l'Ernjak, de Golt'n et de Ĵahouk aient donné leur adhésion aussitôt que Jean de Qrhna eut manifesté son dessin de fonder une congrégation arménienne d'après la conception latine et plus spécialement d'après le modèle de l'ordre dominicain. Du vivant même de Yohan, il semble que certaines communautés arméniennes de la Géorgie et de l'Ādhārbaïdjān aussi, se soient affiliées à la nouvelle congrégation. Vers 1350 une communauté d'arméniens catholiques qui existait dans le couvent de S. Nicolas à Kaffa en Crimée a dû se rallier elle aussi à la congrégation.

Les origines de cette communauté de S. Nicolas de Kaffa ne sont pas encore tout à fait éclaircies. Elles semblent se rattacher à l'activité de l'évêque dominicain Thaddée, personnage connu par ses traductions du latin. La plus ancienne parmi ces traductions est celle de l'opuscule de S. Thomas d'Aquin *De articulis fidei et ecclesiae sacramentis*, faite peu après la canonisation du saint docteur<sup>50</sup>. Thaddée était originaire de l'Arménie Cilicienne. Avant d'entrer dans l'ordre il avait été évêque de Courq (Korykos) dans sa patrie. Il paraît comme tel encore en 1332, quand il habitait la capitale de Sis, où il exerçait la fonction d'interprète et de secrétaire du roi Léon fils d'Awšin<sup>51</sup>. Il fit plusieurs voyages en Crimée, où il semble s'être occupé des Arméniens émigrés. A plusieurs reprises on le rencontre aussi en Italie et à la cour papale d'Avignon. Le 11 mars 1334 l'évêque Thaddée fut formellement transféré au diocèse de Kaffa, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, survenue le 23 août 1357. Dans le colophon de son Diurnal, dont la traduction arménienne fut terminée le 24 décembre 1343, nous voyons que l'évêque s'intéressait à une communauté de religieux arméniens uniates, établis dans un couvent de la ville de Kaffa, dans lequel S. Nicolas était particulièrement vénéré<sup>52</sup>. Tout porte à croire qu'il s'agit du couvent de ce nom, qui allait devenir bientôt la maison principale des Uniteurs; cependant en 1343, quand l'évêque Thaddée y introduisit l'office dominicain, cette maison n'appartenait pas encore à la congrégation.

<sup>50</sup> Dans l'Archiv. FF Praed. 25 (1955) 422/4 nous avons édité la dedicace de la traduction d'après le ms arm. 265 du couvent de S. Jacques de Jérusalem.

<sup>51</sup> L. Alishan, *Sissouan ou l'Arméno-Cilicie* (Venise 1899) 438a; F. Macler, *Notices de manuscrits arméniens... vus dans quelques bibliothèques de la Péninsule Ibérique* (Paris 1923) 67.

<sup>52</sup> Voir notre édition de l'office arménien de S. Dominique, p. 188, note 19.

Dans le couvent de S. Nicolas de Kaffa, qui semble avoir été la maison-mère d'autres fondations en Crimée, il y avait aussi des frères originaires de l'Arménie Orientale, notamment Fr. Awagtêr et Fr. Thomas, qui étaient de Ĵahouk. Or précisément à Ĵahouk, il existait dès les débuts un couvent important<sup>53</sup> de Frères Uniteurs. Quoi de plus naturel que la supposition selon laquelle ces religieux venus de l'Arménie Orientale aient pu servir de trait d'union entre les fils Yohan Qîneçi et les religieux uniates de la Crimée ? Quoi qu'il en soit, nous constatons qu'en 1350 le couvent de S. Nicolas de Kaffa fait partie de la congrégation des Uniteurs. Cette année-là un frère Uniteur du nom de Yakobos y copia le ms 293 des Mekhitharistes de Vienne. Ce même Fr. Yakobos nous a laissé dans le même manuscrit quelques notes sur son activité architecturale dans le couvent de S. Nicolas. En 1360 il termina la construction de l'église, en 1377 celle du réfectoire et du dortoir. Sans doute les localités avaient été agrandies pour recevoir les frères qui, au dire de Mxit'ariç Aparançi, avaient quitté les régions de l'ErnĴak aux temps de la persécution suscitée par MalaĴia Ĵrimeçi. Ces circonstances, comme probablement aussi la nomination de Fr. Awagtêr à la charge de veraxnamoĴ de la congrégation et celle de son frère Fr. Thomas à l'évêché de Naxivan en 1356, durent assurer au couvent nouvellement agrégé de S. Nicolas de Kaffa une place prépondérante dans la congrégation. Il la conserva jusqu'à la perte des colonies génoises en 1475.

Après cette année le centre administratif de la congrégation se déplace de nouveau en Arménie Orientale, et cette fois au couvent de Tous les Saints (Amenayn Srboç) d'Aparaner. Dans la province de GoĴt'n, à l'est de l'ErnĴak, il existait encore au 17<sup>e</sup> siècle quelques maisons dominicaines, la principale étant celle de GanĴak. Dans la province de Ĵahouk, au nord-ouest de l'ErnĴak, deux anciens couvents, celui du chef-lieu Ĵahouk et celui de Šahap'ôns (Šahp'ôns, Šahpouniq ou Šahapouniq) ont continué d'exister comme couvents dominicains jusque dans le cours du 18<sup>e</sup> siècle. Dans le Vaspourakan, à l'ouest du grand fleuve Aras, les Uniteurs du 14<sup>e</sup> siècle avaient trouvé un noyau considérable d'Arméniens uniates, grâce au travail des missionnaires franciscains et au zèle infatigable de ZaĴaria Corcoreçi. Déjà avant l'arrivée des dominicains à Qrhna, quelques franciscains avaient commencé un collège pour la formation du clergé de ce pays. Ils s'étaient établis dans le couvent de S. Thaddée près de Makou, dans lequel l'archevêque ZaĴaria avait sa résidence habituelle. Là ils donnaient des cours de théologie et s'étaient mis à traduire des ouvrages du latin en arménien. Sous l'encouragement efficace de l'«exarque» ZaĴaria, qui appréciait hautement le travail des franciscains, le couvent de S. Thaddée semblait destiné à devenir pour le Vaspourakan ce que le monastère de Qrhna allait devenir pour la vallée de l'ErnĴak. Quelques traductions de l'école de S. Thaddée sont parvenues jusqu'à nous, entre autres la vie de S. François par S. Bona-

<sup>53</sup> D'après le nom de ce lieu, les Uniteurs sont parfois désignés sous le nom de «ĴahkeçiĴ».

venture et un commentaire sur l'évangile de S. Jean de la main de Fr. Pontius OFM. De cet auteur nous avons aussi une traduction arménienne du missel romain, conservée dans plusieurs manuscrits<sup>54</sup>. Comme nous l'avons déjà dit, le ms 248 de la Bibliothèque des PP Mekhitharistes de S. Lazare contient un recueil de notes et d'extraits par un disciple arménien de cette école franciscaine, le vardapet Israyêl, qui prit part à la conférence de Qrhna en 1330 avec son compagnon, le vardapet Araqeal.

Parmi les franciscains de S. Thaddée se trouvaient deux italiens, Fr. Laurent de Bobbio et Fr. Guillaume Saurati; ce dernier en 1333 expliquait en classe l'évangile de S. Matthieu devant un auditoire nombreux. Si le travail des franciscains n'a pas produit le résultat qu'on pouvait espérer, c'est que quelques professeurs de cette école prirent parti pour le mouvement des «Spirituels». Cette attitude amena des conflits entre les représentants de l'école de S. Thaddée et celle de Qrhna. Finalement il y eut un procès canonique contre les franciscains de Tabrîz et quelques lecteurs franciscains de S. Thaddée devant le tribunal de Fr. Guillaume de Cigiis OP, évêque latin de Tabrîz, et plusieurs missionnaires franciscains furent expulsés du Vaspourakan<sup>55</sup>. Fr. Pontius, nommé archevêque de Séleucie le 7 août 1345, fut à son tour accusé d'avoir répandu des propositions «spiritualistes» dans son commentaire arménien sur l'évangile de S. Jean. On ignore quel a été le résultat des démarches que l'archevêque dominicain Guillaume de Sult'āniya fut chargé d'entreprendre contre lui, le 31 juillet 1346. L'archevêque Zaqaria Corcoreçi, protecteur des franciscains, devait être mort sur ces entrefaites; il est mentionné pour la dernière fois dans un colophon de l'an 1336<sup>56</sup>.

Après la fin malencontreuse de l'école franciscaine de S. Thaddée, ce furent les Frères Uniteurs qui recueillirent leur héritage. Au commencement du 15<sup>e</sup> siècle ils possédaient une église et un couvent à Makou. Le voyageur munichois Hans Schiltberger nous dit qu'en ce temps les habitants de Makou faisaient profession de la foi catholique et qu'il avait trouvé dans cette ville des dominicains qui célébraient les offices en langue arménienne. Fr. Mxit'ariç d'Aparaner, qui avait séjourné dans la communauté des Uniteurs de Makou, rapporte qu'elle disposait d'une belle bibliothèque. La congrégation semble avoir perdu ce couvent dans le cours du 15<sup>e</sup> siècle. Au 17<sup>e</sup> siècle, alors que le grand couvent de S. Thaddée était rentré depuis longtemps dans les mains des non uniates, les dominicains d'Arménie possédaient encore dans le voisinage la résidence et la petite paroisse catholique de Kêcouk ou Corcor.

(à suivre)

<sup>54</sup> Bibl. Laurentienne de Florence, «Plut. I 13»; Bibl. Ambrosienne, «T 58 P I Sup.»; Bibl. Gambalunghiana de Rimini, «D IV 207» et ms arm. 107 de la Bibl. Nationale de Paris. Nous avons édité quelques extraits de ce missel: *Handes Amorsya* 53 (1939) 201/19 et 54 (1940) 76/95.

<sup>55</sup> Les actes du procès ont été publiés par Girolamo Golubovich dans le troisième volume de sa *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente francescano*. 407/52.

<sup>56</sup> G. Yovsêp'eanc, *Xalbakeanq* 2 (Jérusalem 1942) 255 en note.